



Une bibliothèque militante à la Grange-aux-Belles n°3 février 2024

Lorsque vous venez dans les locaux nationaux de l'Union, passez voir cette bibliothèque, votre bibliothèque. Elle est située au 2^{ème} étage, une partie dans la cafeteria, l'autre dans le couloir du bâtiment, juste en face. Les livres sont à disposition. Servez-vous et ... pensez à les ramener. Pour les camarades qui n'ont pas l'occasion de venir à un Bureau national, un Comité national, une formation syndicale, une réunion de commission Solidaires, un conseil fédéral ou quoi que ce soit organisé dans ces locaux, vous pouvez nous contacter si vous a besoin d'un livre, ou de plusieurs ; on fera le nécessaire pour que vous y ayez accès.

Voici les dernières acquisitions venant des éditions Syllepse, Acratie, de l'Asymétrie, La fabrique, Les bons caractères (en janvier, c'était Agone, Anacaona, Libertalia et du Coquelicot). Dans les prochains bulletins, il nous restera à présenter les titres des éditions Arbre bleu, Atelier de création libertaire, Chant d'orties, de La dernière lettre, Divergences, du Bout de la ville, du Croquant, L'échappée, La découverte, La dispute, La ville brule, Les indes savantes, Libertaires, Lux, Nada, Otium, Premiers matins de novembre, Rue des cascades, Repas, Smolny, Sociales ... et sans doute quelques autres.



Pour nous contacter :

lina.cardenas@solidaires.org

mahieux@solidaires.org



Editions Syllepse

Editions Syllepse



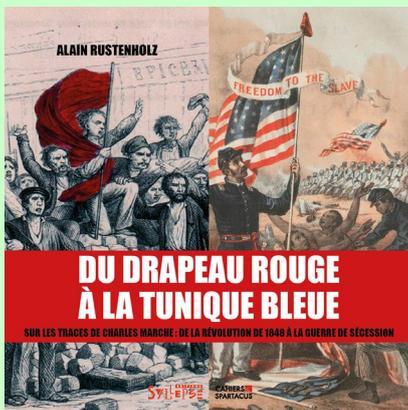
Mardi 11 juin 2019, 8 heures du matin, le bus 103 déverse un flot de passagers à l'arrêt Val-de-Seine d'Alfortville. Un groupe traverse la route et se dirige vers l'agence Chronopost.

Quatre-vingt-dix personnes envahissent la cour, dont une vingtaine de sans-papiers travaillant ou ayant travaillé à Chronopost, des sans-papiers du Collectif des travailleurs sans papiers de Vitry et une quinzaine de syndicalistes de Solidaires et de SUD-PTT.

Il s'agit de dénoncer l'exploitation à l'œuvre chez Chronopost par le moyen de la sous-traitance et de l'intérim et d'obtenir la régularisation de ces salariés sans papiers.

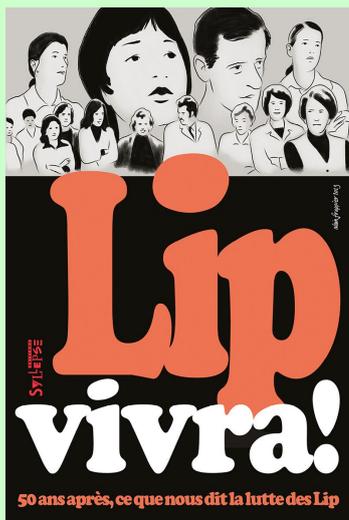
La justice ayant ordonné l'évacuation, les occupants organisent un campement devant l'agence. Cent-dix personnes y dorment et plusieurs dizaines d'autres y séjournent dans la journée. Il fallait tout faire à la fois : organiser les gré-vistes, le couchage, assurer les repas, alimenter en essence le générateur, informer, se défendre contre les arrestations, interpellier les entreprises du système Chronopost/La Poste, le ministère du travail, la préfecture... Le campement va servir de pôle où s'organisent les actions visant ces derniers. C'est le journal de bord de cette grève que nous livre Christian Schwyer, l'un des acteurs de ce combat

Février 1848, quittant les barricades pour faire irruption à l'Hôtel de Ville, devant le nouveau pouvoir qui se dit en être l'émanation ; ponctuant chaque mot d'un coup de la crosse de son fusil sur le parquet, il nous est décrit par Lamartine en « Spartacus de l'armée des prolétaires intelligents », par Louis Blanc en « incarnation du peuple vainqueur », par d'autres en « type saisissant de l'enfant laborieux des faubourgs ».



Ce prétendu « Spartacus » a pourtant un nom à lui : « Marche, nous dit Marx plus justement, un ouvrier, dicta le décret où le gouvernement provisoire, à peine formé, s'engageait à assurer l'existence des travailleurs par le travail, à fournir du travail à tous les citoyens ». Derrière l'archétype, existe bien un individu singulier, le Charles Marche dont on va suivre les traces.

1861, Charles Marche, personnification de l'ouvrier du faubourg Saint-Denis, est devenu un immigré qui a fui aux États-Unis le coup d'État bonapartiste et la proclamation du Second Empire. Fidèle à lui-même, il endosse la tunique bleue de l'Union pour combattre l'esclavage pendant la guerre de Sécession.

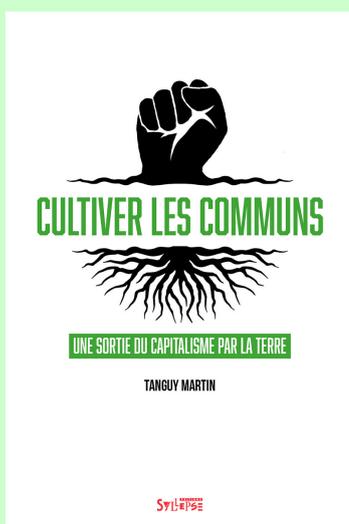


12 juin 1973, les ouvrier-es de l'usine horlogère Lip réquisitionnent et mettent à l'abri le stock de montres, qui devient leur «trésor de guerre». Quelques jours plus tard, les Lip prennent une -décision historique : la -remise en route des chaînes de -production.

Tout l'été, au transistor, dans le journal, on suivait les épisodes de la lutte des horloger-es bisontin-es. On en parlait dans les ateliers, dans les bureaux, au bistrot. On achetait les montres que produisaient et vendaient les «hors-la-loi de Palente», qui allaient ainsi se verser une «paye ouvrière».

Le 29 septembre 1973, 100 000 manifestant-es convergeaient de toute la France pour soutenir les Lip. On retrouvera dans ce recueil le souffle qui explique pourquoi, un demi-siècle plus tard, le « On fabrique, on vend, on se paie », claque encore comme le rappel d'un événement inoubliable, d'une fronde contre l'ordre capitaliste, tant pour celles et ceux qui y ont participé que pour le patronat et les gouvernants.

On cheminera au fil des pages avec quelques figures des Lip, Charles Piaget, bien sûr, mais aussi Jean Raguenès, Marc Géhin, Fatima Demougeot, Roland Vittot ou Monique Piton et bien d'autres ! On y percevra aussi l'écho de la double lutte des femmes de Lip, contre leur patron mais aussi pour s'imposer dans un monde syndical masculin. Alors, oui, Lip vit et vivra !



Ce livre commence par expliquer comment l'appropriation de la terre a joué un rôle central dans l'émergence du capitalisme et la façon dont elle joue un rôle tout aussi important dans sa perpétuation.

Le foncier agricole est intégré à la logique capitaliste par son accaparement, sa marchandisation, sa financiarisation et la simplification de ses usages. Cela permet l'extraction de profit tout à la fois par la rente foncière, par la plus-value volée au travail paysan et par la destruction des écosystèmes. Cette extension de la sphère capitaliste aux terres détruit les sociétés et les écosystèmes. De plus, elle restreint drastiquement l'exercice possible des droits humains et de la nature.

Le livre détaille ensuite les mouvements sociaux qui s'inspirent des théories des communs pour mettre en œuvre une sortie du capitalisme par la terre aujourd'hui en France. C'est le cas de l'acquisition et de la gestion collectives de terres pour y déployer des alternatives à l'agriculture industrielle.

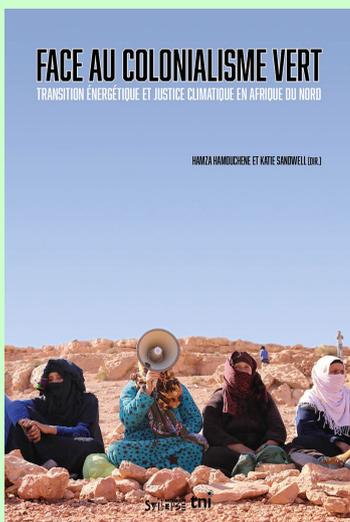
Mais c'est aussi l'objet de luttes d'occupation de terres et de désobéissance civile. De manière plus méconnue, la tradition juridique de la régulation foncière agricole française a créé des mécanismes non marchands de distribution de la terre. Initialement mis en œuvre pour faire rentrer l'agriculture française dans le capitalisme, ils pourraient aussi être une piste pour le dépasser et éroder fortement la propriété privée. L'ouvrage se termine en dressant des pistes pour parvenir à réunir pour cela un bloc social assez large autour d'un récit politique suffisamment unificateur. Il s'agit d'aboutir à l'entente d'une majorité de la paysannerie, d'aujourd'hui et de demain, avec une fraction importante de la société civile. Si le projet de faire de la terre un commun peut fournir un début de réponse, il n'est pas suffisant. Il faudra donc le relier aux questions d'alimentation et à celles de nos rapports aux non-humains ou encore à l'État.



Une enquête indispensable pour comprendre les événements de Barcelone quelques mois après le début de la révolution espagnole et de la guerre civile déclenchée par le soulèvement fasciste. En mai 1937 à Barcelone les militants antifascistes ont dû affronter le soulèvement militaire mais aussi des syndicats (UGT), les forces républicaines (socialistes, communistes, nationalistes catalans...), ainsi que les « directions » CNT-FAI. Selon l'auteur, la guerre d'Espagne était perdue dès lors que l'appareil d'État avait été laissé intact et que la lutte des classes avait été sacrifiée au nom de la collaboration (des ministres anarchistes ont participé au gouvernement républicain catalan) et de l'unité antifasciste. Les leaders libertaires d'hier étaient devenus en quelques mois des notables : ministres, bureaucrates.

Agustín Guillamón a rassemblé les comptes rendus des réunions entre dirigeants libertaires mais aussi au sommet du gouvernement catalan, la Generalitat, avec les émissaires du gouvernement central. Il a également reconstitué les mobilisations populaires qui, à Barcelone et ailleurs en Catalogne, ont permis d'abord de battre les militaires factieux le 19 juillet 1936, puis qui se sont poursuivies avec la lutte des femmes pour le pain et le contrôle du ravitaillement, sur les barricades, pour le contrôle des casernes et des armes, mais aussi celui du contrôle des moyens de production. Il revient sur l'occupation du central téléphonique de la compagnie Telefónica par les militants de la CNT, qui déclencha le soulèvement de mai en contestant à l'État le contrôle des communications.

Les commentaires de l'auteur qui accompagnent le récit minutieux des événements ne peuvent que nourrir la réflexion de celles et ceux qui s'interrogent sur les chemins à prendre pour construire une société libérée de l'exploitation et de l'oppression.



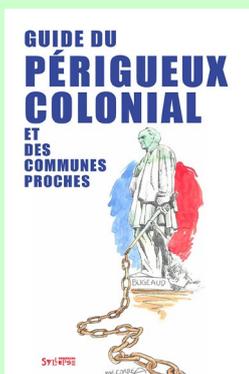
L'imminence de la catastrophe se faisant chaque jour plus palpable, la lutte contre le réchauffement climatique trouve un écho de plus en plus large dans les agendas des gouvernements et des multinationales.

Mais de quoi parle-t-on exactement? Derrière ce récit, produit par celles et ceux-là mêmes qui nous conduisent dans le mur, l'analyse des faits donne à voir une tout autre réalité.

Les auteur-trices de cet ouvrage, centré sur l'Afrique du Nord, explorent le maintien des structures néocoloniales et impérialistes d'accaparement des ressources, qui continuent d'alimenter les politiques autoritaires générant violences -sociales et destructions environnementales.

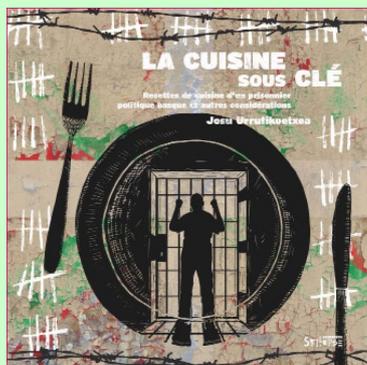
Ce que donne à voir l'évocation d'un large éventail de pays, du Maroc au Sahara occidental, de l'Algérie à la Tunisie en passant par l'Égypte et le Soudan, c'est une transition énergétique affublée du vocable de « justice », façonnée par et pour les besoins des pays riches, en connivence avec les élites politiques locales.

Au fil des pages, on découvre un autre possible, celui des résistances et des luttes des populations, celui des formidables potentialités d'une région pour produire de l'énergie verte, celui d'une alternative politique axée sur la justice climatique et sociale. L'urgence climatique est ici synonyme d'une urgence de classe et décoloniale, il y va de notre survie collective.



Ce livre vous entraîne dans la visite d'un Périgueux où les noms des rues, des places et des bâtiments publics célèbrent le moment colonialiste de la France.

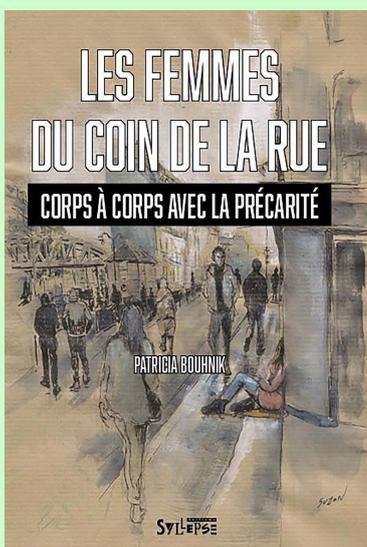
Du haut de son ostentatoire statue, le maréchal Bugeaud s'impose à nous tout en nous rappelant cette histoire, «ce passé qui ne passe pas». Qui était-il, ce «grand homme», qui eut droit à deux énormes statues en Dordogne ?



Largement colonisé par ce moment de l'histoire, l'espace public de Périgueux et des communes proches offre l'occasion d'un dialogue -mémoirel d'intérêt général face aux soubresauts du présent. L'auteur nous propose une excursion dans l'histoire du mouvement national basque en empruntant un moyen de transport inhabituel : l'art culinaire, qu'il expérimente en prison en même temps que l'art de la débrouille.

Les expériences culinaires qu'il nous propose ont été conçues et mises en pratique par Josu Urrutikoetxea alors qu'il était incarcéré au centre de détention du Muret (Haute-Garonne) de 1991 à 1996. Si la plume, les études... et la grève de la faim ont permis aux prisonniers politiques basques de défendre leurs droits et de conserver l'espoir et la dignité, la gastronomie pratiquée avec les moyens du bord, le système D, est également une forme puissante de résistance.

Ce livre est aussi l'occasion pour l'auteur de revisiter son engagement dans l'ETA, organisation née à l'époque des ténèbres franquistes, alors que la culture et la langue basques ainsi que toutes les libertés démocratiques étaient féroce­ment réprimées.



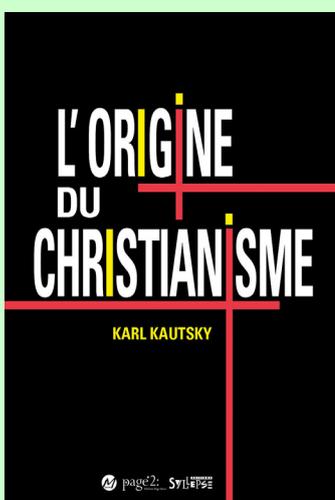
Le livre donne à voir la vie quotidienne, les épreuves permanentes, l'art de la débrouille ainsi que les détresses de ces femmes confrontées à des situations de violence. Il aborde les vulnérabilités de ces femmes accentuées par la pandémie en inscrivant les récits recueillis dans le contexte historique et social de la transformation des quartiers populaires.

Il interroge la place des femmes dans l'espace public. À la recherche de lieux et de relations privilégiées qui les aident à se maintenir en vie. Pour certaines, ce sera une boutique bric-à-brac, pour d'autres les couloirs du métro, le hall d'une gare, une camionnette ou un banc.

L'ouvrage met également une focale particulière sur la place du corps qui joue pour ces femmes un rôle charnière, tant sur le plan de la visibilité (manières d'apparaître et de disparaître), des techniques de survie que sur celui de leur humanité où se croisent en permanence souffrances et petits plaisirs.

Ces *Femmes du coin de la rue*, ce sont nos voisines, que nous croisons, parfois sans les voir, en bas de chez nous, dans le métro, à la fin des marchés.

Si certaines sont destinataires d'interventions et d'aides (associations, travailleurs sociaux...), la plupart se tiennent à distance ou ne les rencontrent que très occasionnellement, souvent par peur des logiques de contrôle et d'encadrement. Elles constituent un prisme d'appréhension de la condition des femmes précarisées dans les villes d'aujourd'hui. S'en rapprocher, les considérer, les écouter peut permettre d'inverser les spirales dans lesquelles elles sont prises.



Les chrétiens n'ont que la volonté de l'empereur fût la loi suprême, leur «parti» était sans patrie et international et s'étendait depuis la Gaule jusqu'à l'Asie.

Ils avaient fait longtemps un travail de sape souterrain et se croyaient assez forts pour paraître au grand jour. Ils avaient une forte présence dans les légions romaines. L'empereur ne put conserver son calme en voyant saper l'ordre, l'obéissance et la discipline. Les insignes des chrétiens furent interdits et ils furent persécutés et jetés aux lions. La répression fut si efficace que l'armée allait être bientôt composée en majeure partie de chrétiens et que le nouvel empereur, Constantin, proclamait le christianisme religion d'État...

Karl Kautsky est probablement le premier marxiste à s'intéresser à la fois au mouvement et à la personnalité énigmatique de l'homme qui fut crucifié par les autorités romaines. Publié en 1908 et traduit en neuf langues, mais jamais en français, son livre permet de saisir dans sa matérialité historique l'expansion mondiale du christianisme.

Il éclaire l'attrait du christianisme des origines qui a permis au mouvement d'émancipation moderne de s'approprier la figure de Jésus comme prophète et martyr de la cause populaire. Attrait que l'on retrouve dans la théologie de la libération latino-américaine, dans le mouvement des prêtres ouvriers et chez des hommes comme Martin Luther King. C'est donc à une interprétation du christianisme primitif comme précurseur du mouvement socialiste ouvrier dénonçant l'injustice et le culte du veau

d'or que nous invite Karl Kautsky, lui-même penseur de la social-démocratie allemande. Il oppose un récit matérialiste de la nouvelle religion à la mythologie chrétienne et, ce faisant, montre la capacité du marxisme à rendre compte d'un processus historique complexe, en interprétant un phénomène religieux en termes de lutte des classes.



Pendant trente ans, deux branches du syndicalisme étudiant se sont revendiquées d'un même sigle, l'UNEF. Elles ont fusionné en 2001. Ce livre, c'est l'histoire d'une de ces branches, dite « Renouveau » puis « Solidarité étudiante », dont il ne restait guère de traces après la disparition de ses archives. Frédérick Genevée et Guillaume Hoibian ont dû reconstituer un patrimoine éparpillé comme un puzzle, en récoltant chez les actrices et acteurs de ces trois décennies oubliées, documents, témoignages, affiches, photographies.

Loin des seuls débats internes, cette histoire aborde les enjeux de la politique universitaire française, les transformations et la massification des mondes étudiants. Les questions posées sont aussi celles du syndicalisme salarié : défense des droits, luttes et institutionnalisation, place des services, rapport au politique, place des femmes et féminisme, relations internationales. Cette UNEF a été un lieu de formation et d'apprentissage pour plusieurs générations. On y rencontre des personnalités connues, telle Sophie Binet dirigeante actuelle de la CGT, mais surtout des moins connues et toujours actives dans les syndicats, les associations, les partis.

Cette histoire, c'est en partie celle de la gauche française et de ce qu'on a appelé la « galaxie communiste ». Elle intéresse toutes celles et ceux qui se préoccupent du devenir du syndicalisme.

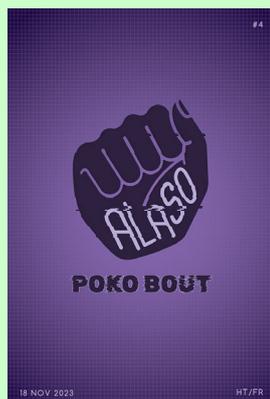


Depuis le mouvement des Gilets Jaunes et avec la contestation de la réforme des retraites, le monde ouvrier a pris à nouveau corps sur les ronds-points et dans les manifestations. Au fil de rencontres établies au cours d'un reportage dans le monde syndical, Daniel Challe s'est attaché à produire une visibilité de la condition ouvrière et à questionner l'inégalité qui structure les représentations visuelles.

Ces photographies, réalisées dans le cadre de la grande commande photojournalisme du ministère de la culture et de la communication « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », pilotée par la Bibliothèque nationale de France, contribuent à rendre visible les catégories reléguées du monde social et à créer une iconographie des dominé-es.

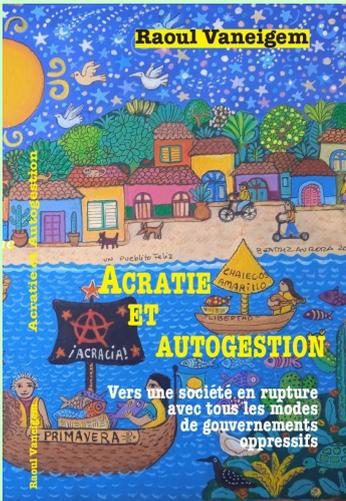
C'est la force de la photographie que de donner corps par le face-à-face et l'expérience de terrain à un docker, à une ouvrière de l'industrie automobile, de l'agroalimentaire, à un ouvrier de la construction navale, de la métallurgie. Il y a dans ces corps parfois usés par les tâches répétitives, par la perte de sens du travail ou le mépris patronal, une fierté de la lutte, du militantisme et des solidarités syndicales.

Ce livre veut montrer la beauté d'une classe ouvrière vivante, joyeuse, qui n'a pas oublié le sens du combat, qui sait qu'elle détient les vrais savoirs des producteurs, qui ne sont pas ceux du management et de l'organisation capitaliste du travail. Fidèle à ce monde populaire qu'il écoute avec son regard et l'objectif acéré de son Leica, Daniel Challe voudrait contribuer à fissurer la belle unité des médias et de la presse qui passent sous silence la vraie vie de celles et ceux qui produisent et travaillent.



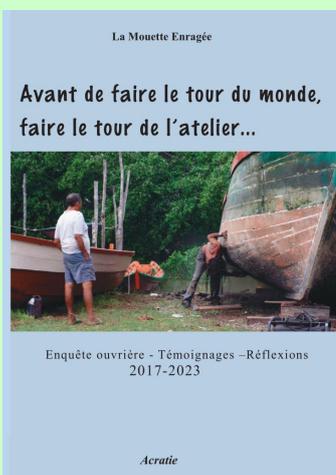
Poko bout/Inabouti est le thème choisi pour ce numéro 4. Il fait écho au sentiment général d'inaboutissement, d'arrêt en plein vol, ressenti au niveau individuel mais aussi collectif. Inaboutissement, car sont arrêté-es en plein élan, l'ambition d'égalité de la nation haïtienne, les mobilisations politiques contre la corruption, les avancées des luttes féministes, l'année scolaire commencée et qui doit être terminée dans un pays tiers, des vies prises et celles à qui on n'a pas laissé la chance de commencer.

Alaso est désormais publiée une fois par an pour permettre une extension hors-les-pages comprenant un cycle en études féministes et de genre, inauguré à Port-au-Prince en août dernier.



Membre de l'Internationale situationniste de 1959 à 1962, Raoul Vaneigem est l'auteur entre autres ouvrages de *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967 ; *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, 1974 ; *Le Livre des plaisirs*, 1979 ; *Histoire désinvolte du surréalisme*, 2013 ; *Lettre à mes enfants et aux enfants du monde à venir*, 2011 ; *Les Hérésies*, 1994 ; *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, 2002.

« Nous n'avons connu depuis dix mille ans que des gouvernements oppressifs, se glorifiant, sous les mobiles les plus divers, de travailler au bonheur commun. La civilisation marchande a grevé notre histoire d'une malédiction à laquelle nous continuons d'acquiescer jusque dans nos révoltes. Ainsi avons nous fait de l'Homme la honte de l'humanité. L'acratie n'est ni une chimère ni un défi, c'est l'expérience existentielle et sociale d'un retour à la dignité de la femme, de l'homme, de la nature, qui refusent d'être broyés plus longtemps par les mécanismes du Profit. »



A vrai dire, voilà une maxime qui nous instruit encore des causes réelles de nos défaites ; autant qu'elle nous questionne sur les ressources qu'il nous faut mobiliser afin de renverser les rapports de force en notre faveur.

Celles et ceux qui tiennent toujours la lutte entre les classes comme une des clés essentielles de la compréhension du monde actuel savent combien le travail exploité y demeure l'enjeu majeur de cet affrontement. Et si la question s'invite au cœur du spectacle médiatique au plus fort des mobilisations de masse, c'est dans l'anonymat de l'exploitation quotidienne qu'il faut rechercher les mille et un petits gestes de la résistance individuelle et collective qui forgent l'alliage des luttes qui les dépassent.

C'est en exhumant et en nous réappropriant à notre façon ce vieil outil du mouvement historique de classe, l'enquête ouvrière, que nous sommes partis à la rencontre d'un monde prétendument disparu aux dires de certains, mais pourtant bien vivant : la classe ouvrière d'aujourd'hui.

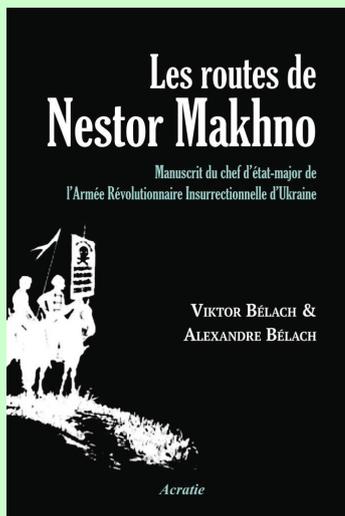
Étrangers à toute sophistication théorique autant qu'aux canons de la recherche spécialisée et scientifique, c'est exclusivement en qualité de membres de cette classe du travail que nous nous sommes adressés aux nôtres : ouvrières et ouvriers de la production industrielle et des services, de la logistique, du soin ... Cette modeste expérience menée collectivement à quelques endroits choisis, nous a permis de mettre en lumière une réalité fragmentaire trop souvent tue et ignorée. Elle réclame dorénavant à être poursuivie et enrichie par d'autres que nous et en d'autres lieux.



Les femmes représentent de nos jours, à l'échelle de la planète, la majorité des classes sociales les plus démunies. Elles demeurent sous la menace de violences liées à la domination masculine. Les droits qu'elles ont arrachés, comme l'accès à l'IVG, sont fragiles. Et voilà que la « théorie queer » veut les réduire à une apparence de la féminité, la pratique de la GPA à un ventre à louer... Dans les années 1970 en France, le MLF a attaqué avec force le rôle social imposé aux femmes par le patriarcat et le capitalisme sur la base de leur sexe biologique. Mais ce rôle, rebaptisé « genre », est devenu depuis une « identité » reposant sur le seul « ressenti » des personnes : il suffirait de se déclarer femme pour en être une.

Un peu partout dans le monde, des féministes s'insurgent contre pareille définition d'une femme parce qu'elle fait perdre de vue l'origine de son oppression – ses organes sexuels, avec leurs capacités procréatives – et le vécu des femmes en général, à savoir une double journée de travail pour assurer la reproduction sociale et une large part de la production économique. Elle progresse néanmoins partout, soutenue par des courants féministes « intersectionnels », et propagée à la fois par des élites politiques et intellectuelles et par divers milieux militants.

Ce livre a pour objet – par la critique de la « théorie queer » et des analyses intersectionnelles qu'il propose – de resituer la lutte féministe dans une perspective clairement antipatriarcale et anticapitaliste.

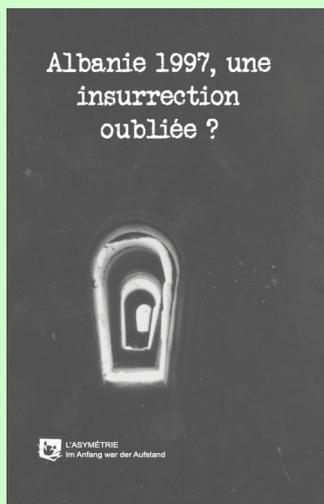


Viktor Fédorovitch Bélach fut chef de l'Armée Révolutionnaire Insurrectionnelle d'Ukraine au sein de la guerre d'émancipation qui allait bientôt prendre le nom de Makhnovtchina. Aux côtés de Nestor Makhno, Voline, Archinov et d'autres figures du mouvement anarchiste, il organisa, entre 1919 et 1921, la lutte armée des ouvriers et paysans révolutionnaires en Ukraine contre l'occupation allemande, le nationalisme bourgeois de Simon Petlioura, l'aventurisme antisémite de Nikofor Grigoriev, les armées blanches contre-révolutionnaires de Dénikine et Wrangel, et le pouvoir autoritaire bolchévique qui, après plusieurs alliances militaires stratégiques avec la Makhnovtchina, finira par l'écraser traitreusement en 1921.

Arrêté par le NKVD, condamné à mort puis amnistié, il rédigea en prison ce manuscrit où il décrit avec précision le quotidien de la Makhnovtchina, les débats qui l'animent et la divisent, la lutte féroce contre ses adversaires qui cherchent à l'anéantir, l'organisation stratégique et militaire de l'Armée Révolutionnaire Insurrectionnelle d'Ukraine, la composition de ses troupes et les mouvements de celles-ci, où il revient aussi sur la biographie et la personnalité de Makhno, les principes de base de l'anarchisme, et agrmente son propos de compte-rendu détaillé des différents congrès d'ouvriers, paysans et soldats révolutionnaires auxquels il participa.

De 1966 à 1990, son fils, Alexandre Viktorovitch Bélach, a mené un travail immense de recherches pour étayer le manuscrit de son père : articles de journaux, ordres opérationnels de combat, rapports internes du parti communiste, archives de l'U.R.S.S., mémoires de différents protagonistes de la Guerre civile. C'est avec toutes ces données qu'il a pu en 1993 faire éditer en Ukraine le présent ouvrage. Une somme d'informations qui éclairent le manuscrit de son père, l'accréditent tout en disqualifiant les fossoyeurs de la Makhnovtchina, dont la franchise est mise à nue par leurs propos, et leur but, la destruction de l'insurrection libertaire ukrainienne, affirmé dans toutes leurs déclarations. C'est pourquoi il était capital de publier ces centaines de notes dans un même ouvrage.

Editions de l'Asymétrie-----**Editions de l'Asymétrie**

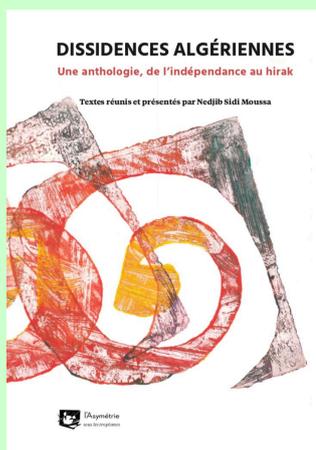


En mars 1997 suite à l'écroulement des pyramides financières dans lesquelles beaucoup avaient investi leurs économies, la population albanaise se soulève. En quelques semaines, dans une bonne partie du pays, la classe politique et la quasi-totalité du pouvoir d'État sont balayés.

La pétrification progressive du mouvement malgré quelques tentatives d'auto-organisation sera toutefois rapidement parachèvement par l'intervention de l'armée italienne sous mandat de l'ONU.

Ce soulèvement unique par son intensité dans la période récente est pourtant très peu connu et documenté et à l'heure où l'on met l'insurrection à toute les sauces il est donc urgent de le redécouvrir.

Cette anthologie présentera des analyses et témoignages de l'époque et d'aujourd'hui avec des traductions de l'albanais, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien et du grec.



Le surgissement populaire de 2019 en Algérie a braqué les projecteurs, du moins pour un temps, sur une société en pleine effervescence, avide de justice et de liberté. Pourtant, le hirak ne constitue qu'une séquence, certes inédite à plus d'un titre, de l'histoire des luttes sociales et politiques qui ont jalonné la trajectoire de ce pays depuis sa sortie de la nuit coloniale.

En effet, cette anthologie de textes souvent méconnus se propose de mettre en lumière grèves, émeutes, révoltes et débats tels qu'ils furent rapportés et animés par des individus ou groupes se réclamant du socialisme et opposés au régime militaro-policié.

Qu'il s'agisse de l'autonomie de la classe ouvrière, de la reconnaissance de la culture berbère, de la séparation de l'Etat de la religion, de l'égalité entre les hommes et les femmes ou du bilan du combat anticolonialiste, les analyses et prises de position émanant de ces dissidences algériennes conservent une audace rarement égalée à ce jour.



En 1789, l'économie esclavagiste et la ségrégation raciale dominaient les colonies françaises en Amérique et dans l'Océan indien. En proclamant que les « hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », la Révolution française contribue à faire exploser les tensions qui traversaient les sociétés coloniales.

« Terreur » des colons blancs esclavagistes, la Déclaration des droits de l'homme est une arme aux mains des « libres de couleurs » et des esclaves noirs qui se révoltent. À Saint-Domingue et en Guadeloupe, malgré les intrigues des défenseurs du « préjugé de couleur », de véritables révolutions s'accomplissent en interaction avec la dynamique révolutionnaire en Europe. C'est la rencontre entre les révolutions coloniales et les mouvements radicaux en métropole qui permet la proclamation de l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue en août 1793, puis le vote de l'abolition générale par la Convention en février 1794, accueilli avec ferveur dans le pays.

Ce livre déroule le fil qui court de la convocation des États généraux à la réaction coloniale menée par Bonaparte en 1800-1804 – empêchée à Saint-Domingue par la résistance acharnée des armées noires de Toussaint Louverture et Dessalines. Durant ces quinze années, les rapports sociaux, les identités « raciales » et politiques ont été bouleversés et les deux piliers de la société coloniale que sont la domination de la métropole et l'esclavage ont été remis en cause.



Alors qu'une aspiration féministe à la justice et à l'égalité s'est emparée d'une génération et fait feu de tout bois, c'est par le détour de l'histoire que les textes rassemblés ici nous parlent d'aujourd'hui.

Contre les récupérations conformistes, les offensives réactionnaires qui ciblent le féminisme, leurs autrices évoquent des luttes et des figures qui ont compté pour elles et s'arment d'un héritage internationaliste fécond et vivant.

On verra ainsi à l'œuvre au fil des pages cette étonnante aptitude des concepts et des mots d'ordre féministes – comme des militantes elles-mêmes – à franchir les frontières à travers les décennies et les continents qui fait la puissance du féminisme, sa capacité à changer le monde.



Le sujet de ce livre, ce sont les atteintes dont Paris et notamment son cœur ont été victimes ces derniers temps. A la destruction systématique de quartiers entiers qui a été la marque des années 60 à 90 du siècle dernier a succédé une forme plus subtile mais qui étend son emprise au point de rendre méconnaissables des pans entiers de la ville, littéralement offerts à l'exhibition capitaliste et à la servilité qu'elle appelle. Mais cette ville qui est à la fois celle du pouvoir et celle qui se vend continue de s'en opposer une autre, indifférente aux formes réifiées du patrimoine, qui continue de se vivre comme le champ d'une expérimentation quotidienne. Cette lutte entre une ville prête à réciter la leçon que les « décideurs » lui imposent et une ville consciente de ce qu'elle a porté dans l'histoire et qui se réinvente à partir de ses traces, *Paris quand même* la décrit à travers 37 courts chapitres qui sont autant de promenades où, d'un quartier à un autre, d'un désastre à un miracle, l'on passe de l'effacement à la joie, de la colère à l'émerveillement.



En juillet 1983, une grande et longue grève de mineurs démarra dans plusieurs villes de l'Arizona, non loin de la frontière mexicaine, provoquée par les sacrifices exigés des salariés par le trust minier Phelps Dodge. Barbara Kingsolver, à l'époque jeune journaliste, s'est liée aux femmes et aux hommes de ces mines, et a illustré ce que pouvait être une grève dans cette décennie : la pauvreté des familles de mineurs, la lutte contre une compagnie minière toute puissante, ayant l'appui de la justice et des forces de l'ordre, l'emploi des armes, l'implication des femmes dans la lutte. C'est à la suite de ce reportage, édité en 1989 aux USA et jamais traduit en français, que la romancière américaine écrivit et publia tous ses romans, empreints de respect pour notre planète et pour ceux qui y habitent.